



Interpréter le fascisme : débats et perspectives

Nicolas Lebourg

► To cite this version:

Nicolas Lebourg. Interpréter le fascisme : débats et perspectives. Christine Lavail et Manuelle Peloille dir. Fascismes ibériques? Sources, définitions, pratiques, 18, Presses de l'Université paris Ouest nanterre, pp19-37, 2014, collection Regards. halshs-01706481

HAL Id: halshs-01706481

<https://shs.hal.science/halshs-01706481>

Submitted on 20 Feb 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

INTERPRÉTER LE FASCISME : DÉBATS ET PERSPECTIVES

Nicolas LEBOURG
Université de Perpignan

RÉPRENDRE L'HISTORIOGRAPHIE du fascisme est aller d'une controverse l'autre. Tels des symptômes, trois documents peuvent représenter des étapes de ce long manque de pondération dans le débat. *Primo*, les actes du séminaire sur le fascisme dirigé par Maria-Antonietta Macciocchi, tenu à l'Université de Vincennes en 1974-1975. Le second tome comporte une mise en abyme quant à l'effet de réception de cet événement, un groupuscule maoïste perturbant toute l'année « les provocations fascistes » de chercheurs comme Marc Ferro et Jean-Pierre Faye, accusés d'être des ennemis de classe réhabilitant le fascisme. Pourtant, les interventions scientifiques elles-mêmes témoignent de l'hégémonie de l'analyse marxiste. *Secundo*, la préface que Renzo de Felice, qui avait connu des déboires similaires en Italie, ajoute en 1983 à son classique ouvrage *Les Interprétations du fascisme*. Il y note l'épuisement de l'analyse marxiste du phénomène fasciste et aspire au développement des analyses culturelles. *Tertio*, le volume publié en 2004 par *Ermägen, Wissen, Ethik*, où des historiens anglais, américains, allemands (parmi lesquels James Gregor, Stanley Payne ou Ernst Nolte) débattent des thèses de l'Anglais Roger Griffin, en particulier quant aux concepts de « minimum fasciste », de rhizome et d'apparition d'un « nouveau consensus » dans le monde académique anglo-saxon quant à la définition du fascisme tel un mouvement anthropologiquement révolutionnaire¹. Si le débat intellectuel

¹ MACCIOCCHI, Maria-Antonietta (dir.), *Éléments pour une analyse du fascisme*, Paris, Union Générale d'Éditions, 1976, 2 t. ; DE FELICE, Renzo, *Les Interprétations du fascisme*, Paris, Syrtès, 2000 ; *Ermägen, Wissen, Ethik*, vol. 15, n°3, 2004.

n'est plus perturbé par un effet de mémoire comme à Vincennes, il n'est pas exempt de bassesse pour discréditer des collègues imaginés tels des adversaires.

Le conflit, et ce que les sémiologues nomment « le bruit », ne sont plus entre le savant et le politique, entre l'émission du discours académique et sa réception, mais entre spécialistes. C'est ainsi certes avec malice, mais également avec lucidité, que Roger Griffin évoque le « coupe-gorge des études comparatives sur le fascisme² ». Par ailleurs, il apparaît clairement qu'internationalement, en vingt ans, le débat s'est réorienté de l'analyse quant au fascisme dans la lutte des classes au fascisme en tant que culture. La rupture est absolue avec l'analyse dominante dans les années 1960 qui concevait le fascisme sans personnalité, sans culture, anti-moderne, et sans spécificité outre que la présence de ses aventuriers démagogues. Durant la décennie 1970, la question des limites spatiales, chronologiques et politiques du fascisme avait entre autres buts de savoir s'il était dicible de disqualifier sous cette étiquette les régimes autoritaires sud-américains ou les impérialismes étasunien ou chinois. Depuis les années 1990, les succès électoraux européens des partis altérophobes et populistes, la guerre en ex-Yougoslavie, la question de l'islamisme, ont contribué à dynamiser la conception culturaliste et transnationale du phénomène fasciste. L'assimilation faite depuis le 11 septembre par les cercles néo-conservateurs entre islamisme et fascisme, voire même nazisme, trouve manifestement un écho social dans les sociétés européennes et, dans une part bien moindre, dans l'univers académique.

L'angle culturaliste suscite un fort élargissement de la focale relative au phénomène fasciste. Cette réorientation n'est sans doute pas étrangère à l'effondrement du référent marxiste (et à son échec effectif à cerner le fascisme) ou au fait que les analystes parlent depuis un point présent qui est passé de la société industrielle à la post-modernité. La réorientation se fait en un temps de passage du « tout est politique » au « tout est culturel », et lors du renouveau des études sur le fascisme générique. Quant à la question des limites, présence ou absence du fascisme en France, elle se fait clairement dans le cadre de la phase hystérique du « syndrome de Vichy » amorcée au cours de la décennie 1970³.

Face à ce désordre apparent des représentations, la clarification rationnelle, et la proposition de pistes pouvant peut-être potentiellement désengorger le débat, exigent certes la critique des thèses émises, mais tout autant le refus de la réduction de la discussion scientifique à la critique *ad hominem* ou aux vaines

² GRIFFIN, Roger, « Consensus ? Quel consensus ? », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n°108, 2010, p. 62.

³ ROUSSO, Henry, *Le Syndrome de Vichy de 1944 à nos jours*, Paris, Le Seuil, 1990.

batailles d'écoles académiques⁴. Trois questions ayant été particulièrement sources de conflictualité peuvent être retenues : 1) la place du phénomène fasciste en France 2) la définition du fascisme 3) sa localisation politique. Le fil qui les traverse est autant celui de l'interprétation du fascisme que celui des temps où est historiographiquement pensé le fascisme.

Le Fascisme français

Depuis la fin des années 1970, à l'idée d'une quasi-absence du fascisme en France au bénéfice d'une sainte trinité des droites⁵, à la vision commune d'un fascisme sorti en Italie de la Première Guerre mondiale, le politologue israélien Zeev Sternhell a opposé la conception d'un fascisme issu de la France de la fin du XIX^e siècle. Ses travaux sur ce qu'il a nommé la « droite révolutionnaire » à la fois repositionnent le débat sur le fascisme français et brisent le carcan de ce qu'Ernst Nolte nomme « l'époque fasciste », s'écoulant de la sortie d'une guerre mondiale à l'autre. Mettant en lumière l'alchimie particulière du fascisme, l'importance de la révision du marxisme dans sa fondation, comme celle du rejet fin de siècle de l'héritage des Lumières, ces recherches ont contribué à démarxiser et désitalianiser l'histoire du fascisme. La Première Guerre mondiale n'est pas conçue ici telle la mère du fascisme, et ce dernier est considéré comme un système idéologique cohérent et structuré. Pour Zeev Sternhell, l'État fasciste est « l'État totalitaire par excellence et le totalitarisme l'essence du fascisme⁶ ».

Historiquement, il est vrai que si Georges Valois (1878-1945), référent d'importance dans la réflexion de Sternhell, reconnaissait à l'Italie d'avoir donné son nom et ses manières au fascisme, il ne cessa jamais d'affirmer que cette idéologie était celle du nationalisme fin de siècle en France et que son fondateur était Maurice Barrès (1862-1923), socialiste nationaliste républicain et antiparlementaire ayant su regrouper autour de lui des hommes de gauche et de droite. Mais, outre qu'il existe bien des arguments factuels pour réfuter l'idée d'un fascisme de Barrès, il ne s'agirait pas que cette quête d'une essence primale du fascisme omette la « plasticité » du fascisme (pour reprendre la caractérisation de Pascal Ory⁷), dimension qui permet d'y situer force éléments

⁴ Subséquemment, si je me permets par la suite de qualifier plus ou moins positivement tels ou tels travaux, il ne s'agit nullement d'une posture prétendument arbitrale, mais simplement d'une manière de désigner d'où je parle, afin de faciliter à autrui la critique de mon propre discours.

⁵ La première édition de l'œuvre de René Rémond est *La Droite en France de 1815 à nos jours. Continuité et diversité d'une tradition politique*, Paris, Aubier, 1954.

⁶ STERNHELL, Zeev, *La Droite révolutionnaire (1885-1914)*, Paris, Gallimard, 1997, p. 562.

⁷ ORY, Pascal, *Du Fascisme*, Paris, Perrin, 2003, p. 39.

contradictoires. Ainsi, Georges Valois affirma tout à la fois que le fascisme trouvait sa source chez les Jacobins, et que c'était l'expérience de la Grande Guerre qui avait fait des fascistes ce qu'ils étaient... Ce sont là des perspectives qui nous amènent plus aux apports de Georges Mosse – qui ouvrit la voie à l'analyse du fascisme comme culture, comme « style », et non comme une simple réaction négative – sur l'importance de la violence dans les sociétés en 1914-1918 quant à la production du fascisme, et sur les relations entre Révolution française et fascisme dans le cadre d'une idéologie de masse qui soit une religion civique⁸.

Cependant, les apports de Sternhell ont engendré un vaste débat. Celui-ci s'inscrit durant une décennie 1980 où, internationalement, les études sur la théorie du fascisme et le fascisme générique sont en très nette décrue, au profit d'études sur des mouvements et régimes singuliers, avec le doute que quelque modélisation globale soit possible. Dans un article fameux, au ton vigoureux, Serge Bernstein a posé les grands traits des critiques faites à Sternhell⁹, exposant ainsi clairement les principes de ce que Michel Dobry nomme « la thèse immunitaire » (expression révoquée par Michel Winock¹⁰). Serge Bernstein critique principalement chez Sternhell sa téléologie et son absence de théorie générale du fascisme, si bien qu'à son sens l'universitaire israélien la ramènerait à une liste d'ingrédients qui lui permettrait, lorsqu'il en trouve un, d'affubler quiconque de l'épithète de fasciste. En particulier, une assimilation abusive serait faite entre les théories de troisième voie et le fascisme, alors que le totalitarisme manque aux premières¹¹. Enfin, Serge Bernstein réaffirme l'existence d'un espace-temps du fascisme : l'Europe de l'entre-deux-guerres. Dans ce cadre, la majorité des historiens n'a pas remis en cause l'analyse faite par Raoul Girardet dès 1955, à savoir que l'entre-deux-guerres français avait connu un phénomène d'« imprégnation fasciste » à défaut d'un véritable

⁸ MOSSE, George, *La Révolution fasciste. Vers une théorie générale du fascisme*, Paris, Le Seuil, 2003. La liaison entre fascisme et jacobinisme avait été faite en Allemagne comme en Italie par les contemporains conservateurs du phénomène. Leur erreur fut de placer le rapprochement sur la question de l'idéologie ou de la pratique et non sur la stylistique.

⁹ BERNSTEIN, Serge, « La France des années trente allergique au fascisme », in *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n°2, avril 1984, p. 83-94.

¹⁰ DOBRY, Michel, (dir.), *Le Mythe de l'allergie française au fascisme*, Paris, Albin Michel, 2003 ; WINOCK, Michel, « Retour sur le fascisme français, La Rocque et les Croix-de-Feu », in *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n°90, 2006, p. 3-27.

¹¹ Le renouvellement de l'intérêt pour les idéologies de troisième voie a pu mener ensuite à l'inverse : l'intégration de phénomènes fascistes à l'espace des troisièmes voies, ainsi WIRSCHING, Andreas, « Tradition contre-révolutionnaire et socialisme national : le Parti Français National-Communiste 1934-1939 », in *Ni gauche, ni droite : les chassés-croisés des intellectuels français et allemands dans l'entre-deux-guerres*, MERLIO, Gilbert (dir.), Talence, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, 1995, p. 245-251.

« mouvement fasciste¹² ». L'historien suisse Philippe Burrin situe ainsi la France dans « le champ magnétique » du fascisme¹³.

Entre l'idée de l'allergie au fascisme et celle, si excessive, d'une « idéologie française » qui sature la France de fascistes¹⁴, figure pourtant la possibilité d'une troisième voie analytique. Certes, l'expérience de la Grande Guerre et le contrecoup de la Révolution russe furent la matrice de la forme classique du fascisme et de la manière dont il se rêve, débouchant sur la constitution d'un Parti de masse hiérarchisé et militarisé appelé à réaliser une osmose avec la société et l'État. Cependant, ce n'est donc pas cette forme qu'il a épousée en France. Si, durant l'entre-deux-guerres, la France connaît un puissant phénomène d'antilibéralisme qui repose amplement sur son histoire nationale et sur la diffusion des idées pré-fascistes analysée par Sternhell, les faits fascistes y demeurent somme toute de l'ordre des groupuscules et de l'acculturation d'éléments étrangers sur le substrat du nationalisme fin de siècle. Ainsi, comme l'a montré Jean-Louis Loubet del Bayle, les non-conformistes ne sont pas des fascistes, mais ils contribuent à « l'esprit des années trente » et à « l'imprégnation fasciste¹⁵ ». Sous Vichy, le refus de Pétain de mettre en place un parti unique, les rivalités entre groupes et personnalités, ont abouti au tableau peint par Pierre-Antoine Cousteau dans le numéro de *Je suis partout* du 17 septembre 1943 :

Le fascisme français, cela existe. Ce n'est pas un parti (c'est, si l'on veut, une poussière de partis), mais c'est surtout un état d'esprit, un ensemble de réflexes, une manière héroïque de concevoir la vie, c'est beaucoup de dureté et beaucoup d'exigence, c'est une constante volonté de grandeur et de pureté, c'est l'acception de l'Europe sans renoncement national, c'est le socialisme sans les Juifs, c'est la raison et c'est la foi¹⁶.

En somme, au niveau des structures, pour définir le fascisme français, Cousteau nous dit qu'il n'est nul besoin du parti : il est d'abord question d'un

¹² GIRARDET, Raoul, « Notes sur l'esprit d'un fascisme français, 1934-1939 », in *Revue française de science politique*, n°3, 1955. p. 529-546.

¹³ BURRIN, Philippe, « La France dans le champ magnétique des fascismes », in *Le Débat*, n°32, novembre 1984, p. 52-72.

¹⁴ LÉVY, Bernard-Henry, *L'Idéologie française*, Paris, Grasset, 1981. L'ouvrage eut un réel succès auprès des intellectuels du « second marché » (journalistes, écrivains, etc. : BOUDON, Raymond, « Les Intellectuels et le second marché » in *Revue européenne des sciences sociales*, n°87, 1990, p. 89-104) qui le popularisèrent amplement. L'auteur tend à situer tout ce qui est pour part nationaliste et socialisant dans l'étiquette « fasciste » puis, mirant l'histoire de France, il n'y voit plus que fascisme. S'il le voit partout, c'est qu'il s'en tient à des schèmes (tels que le nationalisme, le socialisme, le césarisme, l'antisémitisme) alors qu'une forme est un état supérieur à la somme des éléments qui la composent.

¹⁵ LOUBET DEL BAYLE, Jean-Louis, *Les Non-conformistes des années trente*, Paris, Le Seuil, 2001.

¹⁶ Cité dans MAISONNEUVE, Jean-Louis, *L'Extrême-droite sur le divan*, Paris, Imago, 1991, p. 31.

« style fasciste ». Le fascisme en France est constitué d'une pléthore de groupes aux maigres effectifs. Philippe Burrin le souligne, « même en y incluant le mouvement de La Rocque, ce qui reste problématique, les troupes de ce fascisme avoisineraient la barre du million d'adhérents, soit bien moins que 5% de la population adulte¹⁷ ». Non seulement, le fascisme français ne se reconnaît pas un élément aussi important qu'un Guide, mais cet aspect a même été théorisé par les hommes de la Cagoule, de Deloncle arguant en 1941 que « des sociétés secrètes convenablement morcelées, séparées les unes les autres : [c'est là] le point capital », au Mouvement Social Républicain de la fin de Vichy, considérant que le fascisme est « une “nouvelle chevalerie”, mais sans chef, ce qui doit favoriser le regroupement des forces collaborationnistes¹⁸ ».

Le fascisme français tente, pour se construire et développer, de se nourrir d'éléments de langage, de pratiques, correspondant à des réussites étrangères. Il est un ensemble diffus, avec ses groupuscules et media qui peuvent chercher à s'interconnecter pour aboutir à un tout supérieur à la somme des éléments joints, comme dans le cas des créations de la Légion des Volontaires Français contre le bolchevisme (1941) et du Front Révolutionnaire National (1943). Balayé avec la Libération, il trouve refuge dans une micro-société *underground*, tels les groupuscules de René Binet (ex-stalinien, ex-doriotiste, ex-trotskyte, ex-*Waffen SS*) et Maurice Bardèche (surnommé « le plus fasciste des Français » suite à l'ouvrage de Lassiera et Plumyène)¹⁹.

En effet, l'après-Seconde Guerre mondiale s'avère une phase essentielle pour comprendre le fascisme français. L'argument classique qui récuse cette possibilité au nom d'une « époque fasciste » qui serait achevée par une parousie démocratique en 1945 ne repose pas sur la logique mais sur l'idéologique. C'est confondre l'époque du fascisme-régime et du fascisme comme mouvement de masse et le fascisme comme « vision du monde » (*Weltanschauung*), ce qu'il affirmait être. L'on ne sache pas qu'une autre idéologie se voit ainsi contrainte de se tenir à une borne chronologique aussi arbitraire qu'une sortie de guerre. Aujourd'hui encore, à l'état certes marginal, la France demeure un pays où une fraction de la jeunesse argentée est frottée de culture Action française, et où trois candidats ouvertement trotskytes concouraient à la magistrature suprême en 2002... Cela ne semble pas ébranler ceux qui, à propos du fascisme, considèrent comme un fait acquis qu'une idéologie disparaisse socialement lorsqu'elle est politiquement vaincue. Le refus d'envisager le

¹⁷ BURRIN, Philippe, *Fascisme, Nazisme et autoritarisme*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 261.

¹⁸ BURRIN, Philippe, *La France à l'heure allemande 1940-1944*, Paris, Le Seuil, 1995, p. 42 ; Direction générale de la Sécurité nationale, *Partis et groupements politiques d'extrême-droite...*, daté de janvier 1956, p. 4, A.N. F7/15591.

¹⁹ LASSIERA Raymond ; PLUMYÈNE, Jean, *Les Fascismes français 1923-1963*, Paris, Le Seuil, 1963, p. 208.

fascisme après 1945 est certes majoritaire mais est posé comme axiome non comme le fruit d'une méthodologie historique partant du factuel pour l'organiser dans le structurel.

Or, ceux qui se proclament toujours fascistes après 1945 accentuent encore le trait de la forme rhizome. D'autant plus que la tentative de putsch contre de Gaulle comme l'Organisation de l'Armée Secrète (qui n'est certes pas fasciste mais connaît une part qui se reconnaît comme néo-fasciste) fonctionne sur un système de réseaux, de cellules compartimentées²⁰. Le trait va s'accroissant, l'extrême-droite subversive épousant une forme de rhizome et non de « parti-milice » (pour reprendre l'expression d'Emilio Gentile). Comme le parti de masse fasciste, avec ses uniformes et son guide, étaient redevables à l'expérience de la mobilisation militaire de la Grande Guerre, les « nouveaux nationalistes » qui émergent adoptent la structure de réseaux invisibles constitués de noyaux, telle qu'ils l'avaient connue dans leur lutte pour l'Algérie française. Jusqu'à nos jours, les organisations néo-fascistes n'ont cessé d'affiner cette structuration. Au crépuscule du xx^e siècle, le mouvement Nouvelle Résistance, qui fut indirectement à l'origine du scandale dit des « rouges-bruns » en France à l'été 1993, et qui remit à la mode dans toute l'Europe le « national-bolchevisme » d'Ernst Niekisch (1889-1967), était particulièrement explicite dans ses notes internes. D'une part il y spécifiait « Soyons clairs que nous nous dénommons rouges-bruns, nationaux-bolcheviques, NR, strassériens *etc.*,... nous sommes avant tout des *fascistes* au sens du fascisme d'avant les accords du Latran et de la République de Salò ». D'autre part, il envisageait son néo-fascisme tel « un méta-réseau [où se connectent] des réseaux musicaux (indus, black et pagan metal, gothique, Oi), des réseaux religieux (païens, occultistes, convertis à l'islam), un réseau écolo radical, des réseaux régionalistes, *etc.*²¹ ».

Il y a donc un leurre méthodologique dans le débat sur le fascisme français : se quereller sur l'aspect quantitatif des groupes, sur la question de l'absence ou non de leader, revient à vouloir faire correspondre le cas français à ceux où le fascisme a débouché sur un mouvement de masse, et, ensuite, sur un État. C'est ne considérer qu'il n'y a que cette forme, celle du fascisme victorieux, qui existe historiquement. Demande-t-on à un autre champ politique de réussir la prise du pouvoir pour reconnaître son existence ? Réclame-t-on d'un autre champ politique qu'il soit conforme aux autres expériences nationales ? À ce compte, le communisme ou le trotskysme

²⁰ LÉBOURG, Nicolas, « Anatomie de la violence "révolutionnaire" d'extrême-droite, entre dynamique subversive et contre-révolution préventive (1962-1973) », in *Revue des sciences sociales*, n°46, décembre 2011, p. 36-43.

²¹ *Note d'orientation proposée par le SG de Nouvelle Résistance 1995*, p. 6-7 ; *III^e congrès de Nouvelle Résistance, Motion présentée par le secrétariat général de l'organisation ; L'Europe combattante*, novembre 1996, p. 1-2 (documents internes).

français seraient en fait tout aussi inanalysables. Le fascisme français s'écoule le long du XX^e siècle (1919-2001) sous forme de rhizome organisationnel conforme à sa forme de rhizome culturel²².

Il est certes possible d'objecter que le défaut d'une telle proposition, est qu'elle évacuerait plus qu'elle ne trancherait le débat sur le fascisme ou non des Croix de Feu. Il s'agit en effet là d'une question centrale dans les polémiques sur la présence ou non d'un fascisme français²³. Or, Serge Bernstein dressait en 2007 un tableau désenchanté de ce à quoi a abouti le débat historiographique sur le fascisme français et sur cette question particulière de la désignation comme fasciste, ou non, des Croix de Feu, en évoquant « l'impasse dans laquelle se trouve engagée la discussion sur le fascisme français (car on ne saurait parler de débat scientifique et pas davantage de dialogue, si ce n'est d'un dialogue de sourds)²⁴ ». Effectivement, considérer le fascisme français sous sa forme propre, non d'un parti-milice organisant les masses autour d'un chef, mais d'un rhizome, revient à l'extraire de cette impasse méthodologique. Quelle que soit la qualification que l'on donne au cas particulier des Croix de Feu cela ne change rien à la grille de lecture du fascisme français comme rhizome. En revanche, il est patent que cette position implique une conception du fascisme différenciée de celle arrimée à un modèle du fascisme-régime. C'est donc la question de la définition du fascisme qu'elle implique.

Le substrat fasciste

Puisque le fascisme est empirisme d'abord, il se reconnaît par ses éléments constitutants perçus sous l'angle de la *gestalttheorie*. En effet, lorsque Valois le définit selon la formule arithmétique « nationalisme + socialisme = fascisme », il ne convainc pas, car le phénomène ne peut être ramené à ses seules composantes additionnées : ce sont les nœuds qui connectent entre eux ses signes et leur donnent une nouvelle forme générale qui constituent ce que l'on reconnaît alors comme « fascisme ». Cette forme générale se caractérise pourtant par une fluidité certaine tant dans les divers thèmes programmatiques avancés par les fascistes que dans leurs alliances et références, d'où la difficulté à produire une définition ou un idéal type. La difficulté à circonscrire le

²² C'est-à-dire, de l'âge des masses où des nations en armes surgirent des idéologies massificatrices, à l'âge des marges où un réseau privé international frappa un symbole de la planétarisation libérale.

²³ WINOCK, Michel Le cas des Croix de Feu nous paraît avoir été réglé grâce à la notion de « droite radicalisée » dans VERVAECKE Philippe, *À droite de la droite. Droites radicales en France et en Grande-Bretagne au XX^e siècle*, Villeneuve-d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2012, « Retour sur le fascisme français. La Rocque et les Croix-de-Feu », art. cité.

²⁴ BERNSTEIN, Serge, « Pour en finir avec un dialogue des sourds. À propos du fascisme français », in *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n°95, juillet-septembre 2007, p. 244.

fascisme tient évidemment à son refus net de se cloisonner idéologiquement par lui-même. Le vitalisme fasciste balaye le dogme : « notre programme est simple : nous voulons gouverner l'Italie », lâchait, provocateur, Mussolini en 1922.

La question de l'application du terme de « fascisme » au cas national-socialiste pose régulièrement problème alors même que les parentés furent proclamées et sont empiriquement observables. Si les années 1970 avaient vu de nombreux travaux mettre en avant les divergences entre les cas italien et allemand, il revient à l'historien suisse Philippe Burrin d'avoir trouvé une formule qui constitue un point d'équilibre du débat. D'une part, il applique une définition idéal-typique du fascisme qu'il construit sur le cas italien, et il situe dans le même temps le fascisme comme la forme « radicale » de la famille politique des idéologies de « rassemblement national » (bonapartisme, autoritarisme césariste, *etc.*). D'autre part, il qualifie le nazisme de « fascisme radical ». S'obtient ainsi un continuum qui préserve les spécificités, puisque le fascisme est autonome du « nationalisme fin de siècle » sans en être disjoint, et car la comparaison fonctionne du nazisme au fascisme et non à l'inverse, le nazisme étant un au-delà du fascisme²⁵.

L'historien français Pierre Milza a su également travailler sur ces entrelacs, parvenant à joindre dans son élaboration les perspectives socio-économistes de la production du fascisme, en particulier la relation originelle du fascisme aux classes moyennes et à la petite bourgeoisie, la tradition de l'histoire politique française, et les enjeux de l'histoire culturelle tels que les thématiques palingénésiques. Il a ainsi développé une analyse en plusieurs directions du fascisme générique qui inclut le cas du fascisme français. Il use du fascisme générique, désignant comme tels des groupes sur tous les continents, après 1945 mais non avant 1918, où il perçoit seulement des idées pré-fascistes, un proto-fascisme. Il reprend la différenciation de Renzo de Felice entre fascismes-mouvements et fascismes-régimes en plaçant dans ces deux-ci les cas italien et allemand. À partir de là, il considère le fascisme comme une pluralité rapportée à quatre étapes chronologiques : 1) le premier fascisme, révolutionnaire ; 2) le second fascisme, arme de choc de la réaction ; 3) le fascisme gouvernemental, allié aux élites traditionnelles ; 4) le fascisme forgeant l'État totalitaire. Le fait que son observation perdure dans l'espace et le temps bien après le Berlin de 1945 démontre qu'il manie en fait implicitement une échelle à cinq degrés²⁶. Cependant, cette réduction à sa pénultième étape de

²⁵ BURRIN, Philippe, *La Dérive fasciste : Doriot, Déat, Bergery (1933-1945)*, Paris, Le Seuil, 1986.

²⁶ MILZA, Pierre ; BENTELLI, Marianne, *La Liberté en question. Le fascisme au XX^e siècle*, Paris, Richelieu, 1973 ; MILZA, Pierre, *Les Fascismes*, Paris, Imprimerie Nationale, 1985 ; *Fascisme français. Passé et présent*, Paris, Flammarion, 1987 ; *L'Europe en chemise noire. Les extrêmes droites de 1945 à aujourd'hui*, Paris, Fayard, 2002.

son propre travail pionnier lorsqu'il s'agit de modéliser révèle une appréhension quant au bout de la logique du fascisme générique quand elle devient aporie : la dilution dans le vague du fascisme comme phénomène.

Ce risque est surtout devenu factuel lors des années 1990, mais il s'exprime avant tout dans l'usage du fascisme par d'autres sciences humaines ou sociales que l'histoire. Celles-ci s'avèrent plus enclines à étendre le concept que des historiens français par tradition peu portés sur le conceptuel. Umberto Eco a sans doute atteint la position la plus radicale en considérant le fascisme comme éternel. Existerait un *Ur*-fascisme, une Sparte à travers le temps étant à l'œuvre dans l'histoire²⁷. À l'évidence, l'intention du sémioticien italien est d'offrir un « signe » qui permette d'accoucher d'une histoire ayant un sens et un signifiant. Le propos ne vise pas à démontrer une analyse de faits, mais établit une liste d'axiomes constituée explicitement dans le cadre d'une représentation et non de l'historiographie. Il s'agit là de faire œuvre métaphysique et non historique. Le renom d'Eco aidant, des écrivains du second marché intellectuel ont largement usé de ce texte, travestissant le schéma de cette représentation analytique en une prétendue démonstration scientifique à l'usage de leurs desseins polémiques, venant ainsi couvrir de l'étiquette « fasciste » l'objet de leur exécration²⁸. Globalement, les intellectuels du second marché, ou s'exprimant dans son cadre, font montre d'un usage attrape-tout de la catégorie « fascisme », servant simplement à ostraciser moralement l'adversaire choisi au nom de la raison et du Bien (ainsi lors de la campagne des élections présidentielles de 2007, Alain Finkielkraut fantasmant les « lapsus fascistes » du Parti Socialiste)²⁹.

Peut-on limiter l'extension de l'objet « fascisme » en évitant de telles dérives ? Il l'a bien fallu puisque le schéma post-marxiste a également échoué. En effet, deux éléments dans les années 1990 viennent contredire la thèse classique des années 1960 liant structurellement la question du fascisme et celles des classes moyennes, en mettant en exergue les angoisses de celles-ci face à l'agitation prolétarienne et à son risque de déclassement induit par la transformation du capitalisme. D'une part, des études faites montrent une composition bien plus inter-classiste du soutien aux fascismes que perçue antérieurement. D'autre part, dans cette société post-industrielle, les groupuscules s'auto-considérant comme néo-fascistes ont vu leur recrutement se prolétarianiser massivement, tandis que les partis de l'extrême-droite électoraliste ont rencontré l'électorat populaire. Les membres des classes populaires qui rejoignent alors soit la militance néo-fasciste soit l'électorat national-populiste

²⁷ ECO, Umberto, *Ur-fascism*, *The New York Review of Books*, 22 juin 1995 [en ligne <http://65.99.230.10:81/collect/politics/index/assoc/HASH526b.dir/doc.pdf>].

²⁸ DEL VALLE, Alexandre, *Le Totalitarisme islamiste à l'assaut des démocraties*, Paris, Syrtès, 2002.

²⁹ *Libération*, 8 février 2007.

sont amplement mus par une crainte du déclassement social qui serait induite par les conséquences de la mondialisation et de l'immigration. En somme, ce qui les pousse vers l'extrême-droite est moins l'appartenance à une classe sociale déterminée que cette hantise d'une chute individuelle dans le cadre d'une société qui ne connaîtrait plus de hiérarchie perçue comme légitime. Il s'agit donc résolument autant de représentations sociales que de conditions socio-économiques, non d'une seule affaire de classes objectivée³⁰.

Cette décennie dynamise les recherches sur le fascisme générique et voit revenir puissamment le débat autour du concept de « totalitarisme ». Il est vrai que le terme est libéré par l'écroulement de l'URSS, donc détaché de l'accusation de n'être qu'une invention rhétorique anti-communiste – même s'il contribue encore amplement à la diffusion de simplissimes équivalences du stalinisme et du nazisme, voire à des concurrences de stocks de cadavres dans le cadre du marché mémoriel. Néanmoins, l'angle des représentations et de la culture s'impose conséquemment de lui-même. L'un des acteurs majeurs de cette orientation a été l'historien Roger Griffin, qui propose en 1991 une nouvelle définition du fascisme qui est intensément débattue par la suite. À dessein, celle-ci est positive, et non juste constituée d'« anti » comme souvent. Elle se place résolument sous l'angle de l'idéologie : « fascism is a genus of political ideology whose mythic core in its various permutations is a palingenetic form of populist ultra-nationalism³¹ ».

En situant l'idée palingénésique au cœur du minimum fasciste, le professeur britannique observait les permutations mais également les réalisait, déplaçant explicitement le fascisme dans le cadre d'un « culturel d'abord ». Il estimait dans le même temps qu'émergeait un consensus sur la représentation du fascisme comme phénomène révolutionnaire propre à un nationalisme holistique de troisième voie non constitué par des oppositions (anti-libéralisme, anti-socialisme, etc.) mais par un ensemble de valeurs et un style. Parmi les chercheurs s'inscrivant dans ce travail sur un « minimum fasciste », s'imposent les noms de Roger Eatwell et Stanley Payne³². La proclamation d'un possible consensus souleva des cris d'orfraies. Dans la vigueur du débat, James Gregor estimait que la théorie provoquait en fait une confusion entre phénomènes autoritaristes,

³⁰ LEBOURG, Nicolas, « “Ni droite, ni gauche : en avant !” : en quête d'une “Troisième voie” les théorisations économiques des néo-fascismes (1949-1989) », in MARTY, Nicolas (dir.), *Acteurs, tendances et contestations de l'économie contemporaine en Méditerranée occidentale (XIX-XX^e siècles)*, Domitia, n°5, octobre 2004, p. 109-124.

³¹ GRIFFIN, Roger, *The Nature of fascism*, Londres, Palgrave Macmillan, 1991, p. 26. L'honnêteté me demande de préciser que j'ai à l'endroit de Roger Griffin une dette intellectuelle et humaine, ayant eu la chance de très régulièrement débattre avec lui de la nature du fascisme durant la préparation de mon doctorat, dont il fut, avec Pascal Ory, l'un des rapporteurs (*Le Monde vu de la plus extrême-droite*, Presses Universitaires de Perpignan, 2010).

³² KALLIS, Aristotle A., *The Fascism reader*, Londres, Routledge, 2003, p. 146.

estimant que la définition palingénésique s'appliquait *stricto sensu* aux Khmers rouges, et que le nationalisme excluait le national-socialisme³³. Tout au contraire, l'historienne française Marie-Anne Matard-Bonucci considéra que le thème permettait tout à la fois d'affiner les frontières entre autoritarismes de droite et fascismes-régimes, et de différencier plus précisément de par leurs différences utopiques les totalitarismes de droite et de gauche³⁴.

Sur le versant critique du « *new consensus* » qu'espérait Griffin, les remarques les plus constructives vinrent peut-être de Robert Paxton. Le bilan de l'état de sa recherche que publie l'historien étasunien au début de ce siècle est à cet égard très net dans son opposition entre analyse empirique et analyse du minimum fasciste³⁵. Cette dernière demeure pour lui chimérique de par l'opportunisme extrême du fascisme. Néanmoins, Paxton ne rejette ni la conceptualisation ni la maniabilité de l'objet fasciste, puisque des actions il parvient à la production d'une double échelle du fascisme (étant en somme assez proche en cela de la démarche de Pierre Milza). Sa première échelle décrit la dynamique fasciste en cinq étapes reposant sur les cas aboutissant à un fascisme-régime. La seconde est une liste de neuf « passions mobilisatrices », des représentations plus que des idées, qui animeraient idéologiquement les fascistes hors des questions d'espace-temps. Quant à la question des origines du fascisme, il soutient une position mesurée, spécifiant que des origines culturelles d'avant la Première Guerre mondiale ne constituent pas des causes. En somme, son opposition s'avère bien moindre que celle qu'il affirme... N'en demeure pas moins un débat faisant sens quant à la pratique méthodologique : le fascisme s'étudie-t-il par ses actions ou ses idées ? L'idéologie ne se situe-t-elle pas plus dans le corpus intégral des actes que dans quelques bréviaires ? Quoique ayant amplement contribué à la mise au clair du fascisme, Emilio Gentile a marqué également une réticence envers l'application transnationale de l'étiquette « fascisme » et envers la quête d'un « minimum fasciste » risquant de réduire le fait politique à l'idéologique. Il s'en remet à la formule d'Angelo Tasca en 1938 : « définir le fascisme c'est avant tout en écrire l'histoire », et note que nul n'a jamais cherché à produire un « jacobinisme générique »

³³ GREGOR, James, « Roger Griffin, social science, “fascism”, and the “extreme right” », *Erwägen, Wissen, Ethik*, vol. 15, n°3, 2004, p. 317. Il est bien évident que, malgré son dogme raciste, le nationalisme fait partie des permutations idéologiques internes au nazisme qui parvient à jouer de diverses thématiques autophiles (race, nation, Europe). Dans le domaine de l'auto-représentation, le dépassement de la nation par les nationalistes est acté à compter de l'opuscule de Dominique Venner, *Pour une critique positive* (1962) qui jette les bases du nationalisme-révolutionnaire comme de la Nouvelle droite.

³⁴ MATARD-BONUCCI, Marie-Anne, « L'Homme nouveau entre dictature et totalitarisme (1922-1945) », in MATARD-BONUCCI, Marie-Anne et MILZA, Pierre (dir.), *L'Homme nouveau dans l'Europe fasciste (1922-1945)*, Paris, Fayard, 2004, p. 7-20.

³⁵ PAXTON, Robert, *Le Fascisme en action*, Paris, Le Seuil, 2004.

(remarque judicieuse mais qui omet que le « jacobinisme » est un référent et un marqueur encore utilisé deux siècles après dans le débat politique français, témoignant que la temporalité de la présence d'une idée n'est pas identique à celle du courant qui l'incarna)³⁶.

Une voie médiane entre ces options est toutefois discernable. En ce qui concerne la méthode, le fait politique ne saurait être réduit à « l'histoire des idées ». Pour être fascistes, les militants italiens avaient moins besoin d'avoir lu les œuvres de Mussolini que d'avoir été initiés à la violence dans une *squadra*, d'avoir effectué la campagne d'Éthiopie, ou d'avoir tendu le bras parmi une foule des leurs. Par ailleurs, un « discours » est un acte construit, motivé. Les signes émis ne doivent donc pas être perçus comme des signifiés mais tels des objets produits. Ainsi, un journal, une affiche, un livre, d'un groupe politique doit-il être appréhendé en vis-à-vis de la documentation interne de ce groupe, ou de notes de service de renseignement transcrivant les dires de leurs sources internes en son sein, la confrontation des sources permettant de désigner la motivation des causes et de la production du discours. Enfin, l'usage de l'analyse culturelle du fascisme, et donc son extension hors du cadre spatio-temporel de l'expérience mussolinienne, ne peut se faire sans délimiter le champ du « fascisme », l'espace politique auquel il s'intègre strictement.

Le camp du fascisme

Fixer le fascisme dans un camp est de plus en plus délicat au fur et à mesure que s'active son analyse culturaliste. Heuristiquement fertiles, les pistes peuvent nonobstant participer à l'extension de la perception d'un fascisme à la fois partout et nulle part. Certes le fascisme est une alchimie, y compte le futurisme ou l'œuvre de Georges Sorel, mais on ne saurait pas plus accepter un usage social invertébré de cette étiquette que son discours d'auto-représentation, selon lequel il échappe au clivage droite-gauche qui structure l'offre politique en Europe occidentale au XX^e siècle. Il s'agit donc de circonscrire le fascisme dans son champ politique.

Avant tout, se pose la question de savoir jusqu'à quel point le fascisme participe du fait politique. Ainsi, par les diverses relances de l'interrogation du lien entre fascisme et religion. Son désir de mobilisation totale de l'être, son utopie de palingénésie de la communauté populaire et de l'homme, ses perceptions mythologique de l'histoire et cyclique du temps comme sa fureur eschatologique évoquent manifestement une relation entre fascisme et religion. Si Mussolini n'est pas homme de dogme, il affirme bien dès 1912

³⁶ GENTILE, Emilio, *Qu'est-ce que le fascisme ?*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 75-101.

que l'humanité a besoin d'un « *credo* ». Le fascisme est une révolution de droite disposant certes d'une esthétique mais également d'un « esprit ». On comprend dès lors, argument particulièrement présent dans *Mein Kampf*, à quel point s'il y a certes pour les fascistes un intérêt pratique à mettre en avant le concept de « *weltanschauung* » (« vision du monde ») contre celui de « l'idéologie », cette affirmation n'est pas qu'un habillage d'une faiblesse à conceptualiser un système, mais l'une des clefs les plus opératoires qui soient pour comprendre le fascisme.

Dans une historiographie du concept de « religion politique », Didier Musiedlak précise que, dès les années 1930, fascistes et antifascistes mirent en avant l'idée que ce courant politique pouvait être qualifié de « religion » plus que d'idéologie. L'avancée analytique fut entre autres due à la chance qu'eut l'étude du fascisme d'attirer à elle des historiens du Moyen Âge tels que Ian Kershaw ou George Mosse. Outre le cas évident de la postérité de la théologie de Joachim de Flore (1130-1202), les médiévistes qui se faisaient analystes du temps présent redéployaient dans les phénomènes fascistes leurs analyses de la structure du fonctionnement des groupes sociaux. Si, paradoxalement, l'usage et l'affinement du concept se firent conjointement à l'avancée des travaux sur le « totalitarisme » et le « fascisme générique », la question de la religion civique ne s'y fonda pas, ne paraissant pas pouvoir s'intégrer à divers cas de manière opératoire³⁷.

La religiosité fasciste recouvrait bien à la fois une sacralisation d'objets politiques (État, communauté nationale, *etc.*) et le vécu dans la cité (grands-messes, leaders-prophètes, *etc.*). Elle impliquait également une rupture avec la conception occidentale du temps qui, au-delà même de la question de la césure avec la culture judéo-chrétienne, témoignait d'une volonté de refonder la relation microcosme-macrocosme – ce qui ne relève pas du politique *stricto sensu*³⁸. Néanmoins, le fait fasciste ne relève de la spiritualité que dans ses auto-représentations, de la religion civique que dans sa pratique. Cela est des plus conséquents, mais n'induit pas une réduction de sa nature au fait religieux. La dimension religieuse est un aspect du phénomène politique.

Conséquemment, de la religion du politique certains analystes ont jugé intéressant d'aller creuser le sillon du concept du « fondamentalisme nationaliste ». Le résultat fut moins heureux. Même le germaniste Louis Dupeux tenta dans son dernier ouvrage (2001) d'intégrer l'ensemble de

³⁷ MUSIEDLAK, Didier, « Fascisme, religion politique et religion de la politique », in *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n°108, 2010, p. 71-84.

³⁸ GRIFFIN, Roger, « "I am no longer human. I am a Titan. A god !" The fascist quest to regenerate time », *Electronic seminars in History*, novembre 1998 (*working paper*).

l'histoire du nationalisme allemand du XX^e siècle à cette optique³⁹. Il y considérait le nazisme comme un fondamentalisme national ayant massifié les conceptions des sectes *völkisch* et bénéficié du paradigme antilibéral imposé par les tenants de la Révolution conservatrice. Si les analyses sur le caractère de religion civique se retrouvent dans cette idée, elle est là poussée au maximum et la fusion entre idéologie impérialiste et religion devient si forte qu'il est difficile de ne pas ressentir comme une ombre portée de l'actualité de l'islamisme. L'ouvrage est passionnant mais il surestime l'importance, la cohérence et la continuité des idées en histoire, le renouvellement des travaux depuis vingt ans sur le système génocidaire ayant bien démontré que la réalité factuelle et l'empirisme organisateur étaient de prime importance pour appréhender le nazisme. En fait, sur le plan de l'idéal-type, les perspectives de Dupeux gagnent probablement à être rapprochées de celles de Burrin et Griffin, en voyant subséquemment le substrat idéologique du nazisme comme ayant trois composantes, reposant toutes sur une volonté palingénésique : fascisme radical + idéologie *völkisch* + concepts révolutionnaires-conservateurs = nazisme, l'élément Adolf Hitler étant celui qui permet cette somme dans la phase historique du national-socialisme allemand.

Il va sans dire qu'une telle formule ne saurait que heurter les conceptions plus traditionnelles. Elle est pourtant plus classiquement conforme à la pratique des sciences sociales que celle qui s'impose médiatiquement. En effet, l'extension des études sur le « fascisme générique » et le travail sur des « fascismes » se situant en divers espaces et temps, l'imbrication avec les notions de religion politique et totalitarisme, qui caractérisèrent tant la décennie 1990, allaient préparer à leur corps défendant le lit des logomachies sur « l'islamo-fascisme ». Après le 11 septembre 2001, et avant que le Président George W. Bush n'en fasse la publicité planétaire à partir de 2005, cette étiquette fut popularisée par le journaliste étasunien Christopher Hitchens. Ses arguments révèlent en fait une méconnaissance de ce que fut le fascisme, les éléments d'analogie renvoyant à deux catégories. *Primo*, au niveau idéologique, plus qu'au fascisme, les éléments avancés correspondent aux courants de la Révolution conservatrice de l'Allemagne de Weimar qui, elle, peut être considérée comme ayant des analogies avec le régime iranien et a également servi de matrice à la refondation des extrêmes droites radicales ouest-européennes à compter des années 1960⁴⁰. *Secundo*, au niveau de la forme du phénomène, la conception

³⁹ DUPEUX, Louis, *Aspects du fondamentalisme national en Allemagne*, Strasbourg, Presses Universitaires, 2001.

⁴⁰ HITCHENS, Christopher, « Defending Islamofascism : It's a valid term. Here's why » *Slate*, 22 octobre 2007 [en ligne, http://www.slate.com/articles/news_and_politics/fighting_words/2007/10/defending_islamofascism.html]; BREUER, Stefan, *Anatomie de la Révolution conservatrice*, Paris, Maison des sciences de l'Homme, 1996 ; LEBOURG, Nicolas, « La Fonction productrice de l'Histoire dans le renouvellement du

avancée du fascisme constitue une régression de l'historiographie d'une quarantaine d'années, le fascisme (et l'islamisme) étant ici ramenés à la figure d'une horde brutale et fanatique voulant s'imposer aux peuples et non à une dialectique entre des sociétés et des États (en somme un retour au stade de représentation antérieur aux travaux de Renzo de Felice ou George Mosse). Les débats historiographiques riches et complexes, passés au filtre des *news magazines* et *pure players*, ont fourni le matériau à un mésusage : l'emploi sans rigueur de l'étiquette « fascisme » pour tout mouvement radicalement opposé aux normes de la démocratie de marché. On ne saurait donc mener une analyse du minimum fasciste qui en fasse un objet de confusion, un fourre-tout transversal, et il y a une nécessité tant scientifique que sociale à resituer le fascisme dans son camp. Il importe de souligner qu'à peine posée la question du fascisme, les termes qui s'ensuivent (totalitarisme, extrême-droite) posent presque autant débat que lui. L'effet lexico-idéologique finit alors par produire une réelle confusion.

Or, la définition de « l'extrême-droite » a elle aussi engendré un vif débat durant les vingt dernières années, nombre d'intellectuels allant jusqu'à récuser toute pertinence heuristique au terme. Le politologue néerlandais Cas Mudde avait recensé en 2004 pas moins de 26 grandes définitions existantes avec 58 critères. Si, idéologiquement, l'extrême-droite a pris forme à la fin du XIX^e siècle, sur le plan usuel, la catégorie n'est utilisée qu'en contre-coup de la révolution bolchevique et il faut ainsi attendre les années 1930 pour qu'elle intègre les dictionnaires⁴¹. Le parallèle avec l'émergence du fascisme est évident, et n'est pas pour simplifier les choses. Mais, dès lors, « l'extrême-droite » ne saurait être, comme le considère le politologue Pierre-André Taguieff, une péjoration polémique « démonologisante », « de tradition antifasciste » et inutilisable scientifiquement : elle est une réalité structurelle de l'histoire politique et l'expression n'a aucune plus-value morale. Elle correspond simplement à une réalité continue de cette histoire, entamée certes parallèlement à la diffusion des conceptions pré-fascistes et à la révision du marxisme analysées par Zeev Sternhell, mais ne se confondant pas avec elles. Éviter cette confusion pour réinterroger la place du fascisme au sein du champ de l'extrême-droite, est éviter l'usage social polémique tel que lancé par le Club de l'Horloge en 1983 lors de son colloque *Socialisme, fascisme : une même famille ?* Cette tendance confusionniste n'est pas propre au seul usage

fascisme à partir des années 1960 », in CRÉPON, Sylvain ; MOSBAH-NATANSON, Sébastien (dir.), *Les Sciences sociales au prisme de l'extrême-droite*, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 213-243.

⁴¹ MUDDE, Cas, « The war of words defining the extreme right party family » *West European Politics*, vol. 19, n°2, 1996, p. 225-248 ; BACKES, Uwe, « Extrême, extrémité, extrémisme. Une esquisse de l'histoire de ces mots dans la langue française », in *Mots*, n°55, juin 1998, p. 146-147 ; BURRIN, Philippe, « Le Fascisme : la Révolution sans révolutionnaires », *Le Débat*, n°38, janvier-mars 1986, p. 164.

militant. Ainsi, le souci de définition s'applique très différemment au cas nazi et fasciste chez Pierre-André Taguieff. Celui-ci catégorise par exemple en « néo-nazi » le néo-fasciste François Duprat qui dénonçait comme fallacieuses les théories sur l'inégalité des races, élément qui paraît d'importance pour désigner quelqu'un comme nazi. Le politologue français affirme par ailleurs une concordance quasi parfaite entre islamisme et nazisme⁴². En somme, une fois le « fascisme » et « l'extrême-droite » disqualifiés au prétexte qu'ils seraient des catégories polémiques, c'est le champ « nazi » qui est élargi démesurément.

La nécessité de clarification taxinomique a pu aboutir en France en 2013 grâce à la menace de Marine Le Pen de porter plainte contre ceux qui qualifieraient son parti comme étant d'« extrême-droite ». Six chercheurs spécialistes du sujet ont répondu par un texte donnant les premières définitions communes d'« extrême-droite », de « national-populisme » et de « néo-populisme ». Ce consensus est un fait tout à fait inédit. La définition intègre le fait fasciste à l'ensemble extrême droitier :

Après 1918 se crée une division entre une extrême-droite réactionnaire et une extrême-droite radicale, révolutionnaire, qui souhaite l'émergence d'un « homme nouveau ».... Le cœur de la vision du monde de l'extrême-droite est l'organicisme, c'est-à-dire l'idée que la société fonctionne comme un être vivant. Les extrêmes droites véhiculent une conception organiciste de la communauté qu'elles désirent constituer (que celle-ci repose sur l'ethnie, la nationalité ou la race) ou qu'elles affirment vouloir reconstituer. Cet organicisme implique le rejet de tout universalisme au bénéfice de l'« autophilie » (la valorisation du « nous ») et de l'« altérophobie » (la peur de « l'autre », assigné à une identité essentialisée par un jeu de permutations entre l'ethnique et le culturel, généralement le culturel). Les extrémistes de droite absolutisent ainsi les différences (entre nations, races, individus, cultures). Ils tendent à mettre les inégalités sur le même plan que les différences, ce qui crée chez eux un climat anxiogène parce qu'elles perturbent leur volonté d'organiser de manière homogène leur communauté. Ils cultivent l'utopie d'une « société fermée » propre à assurer la renaissance communautaire. Les extrêmes droites récusent le système politique en vigueur, dans ses institutions et dans ses valeurs (libéralisme politique et humanisme égalitaire). La société leur paraît en décadence et l'État aggrave ce fait : elles s'investissent en conséquence d'une mission perçue comme salvatrice. Elles se constituent en contre-société et se présentent en tant qu'élite de rechange. Leur fonctionnement interne ne repose pas sur des règles démocratiques mais sur le dégagement d'« élites véritables ». Leur imaginaire renvoie l'Histoire et la société à de grandes figures archétypales (Âge d'or, sauveur, décadence, complot, etc.) et exalte des

⁴² TAGUIEFF, Pierre-André, *La Judéophobie des Modernes : des Lumières au djihad mondial*, Paris, Odile Jacob, 2008 ; *idem*, préface à KÜNTZEL, Matthias, *Djihad et haine des Juifs. Le lien troublant entre islamisme et nazisme à la racine du terrorisme international*, Paris, L'Œuvre, 2009.

valeurs irrationnelles non matérialistes (la jeunesse, le culte des morts, etc.). Enfin, elles rejettent l'ordre géopolitique actuel⁴³.

Cette définition recouvre le champ large de l'extrême-droite et donc inclut ceux qui aspirent à une reformulation autoritaire et xénophobe des institutions plus qu'à une révolution totale (anthropologique et sociale) mettant à bas l'ensemble des données héritées du libéralisme politique. Ce dernier élément est celui qui distingue la tendance radicale de champ politique, dont le fascisme est le courant structurant et référentiel. Il peut certes s'édifier avec des renégats du socialisme, mais ces derniers ont bien tous fait leur cette vision du monde et cette sociabilité politiques de l'extrême-droite.

Conclusion

En 1968, le sociologue Giovanni Busino écrivait : « Pendant des années, on nous a appris à définir le fascisme comme une “fureur sensuelle, un goût malsain de l'héroïsme”, comme la manifestation politique d'un orgueil désespéré. On nous a dit que le fascisme était une chose absurde, un monde de malades mentaux, un enfer de déséquilibrés. Nous nous apercevons maintenant que tout cela n'est guère exact et qu'il faut atteindre à davantage de précision »⁴⁴. Dans le monde académique, il est patent que cet état est clos. Dans l'univers social, la surexcitation permanente des mémoires de la Seconde Guerre mondiale, la réduction du politique à l'esthétique et à l'éthique, porte à moins d'optimisme. Au contraire de ce que l'on put imaginer dans l'après-désintégration de l'Europe de l'Est, la césure entre « anti-totalitaires » et « anti-impérialistes », non réductible au clivage droite-gauche, disqualifiant moralement leur adversaire sous le vocable « fasciste », est toujours aussi active. Les clercs et leurs relais, hier staliniens pratiquants aujourd'hui croyants dans « le choc des civilisations », s'emploient à rendre résolument inintelligible le fascisme. Il est sans doute peu d'objets où les producteurs du second marché intellectuel font montre d'une telle rage à masquer les débats et avancées des spécialistes.

Pour participer à la mise en lisibilité du phénomène, quelques conclusions peuvent être avancées. Les fascistes de l'entre-deux-guerres se légitiment en produisant un ensemble de signes où s'entremêlent des éléments extra-nationaux importés et l'affirmation d'une tradition nationale spécifique. Ce processus de bricolage sur un marché international des modèles, des propagandes et des idées est permanent quel que soit le temps et l'espace

⁴³ LEBOURG, Nicolas, GOMBIN, Joël, FRANÇOIS, Stéphane, DEZE, Alexandre, CAMUS, Jean-Yves et BRUSTIER Gaël, « FN, un national-populisme », *Le Monde*, 7 octobre 2013, p. 15.

⁴⁴ BUSINO, Giovanni, *Histoire et société en Italie*, Genève, Droz, 1968, p. 25.

utilisé pour cerner un « phénomène » fasciste. Toutefois, à partir du moment où le III^e Reich décide en 1942 de réorienter sa propagande dans un axe européen – permettant ainsi que la moitié des 900 000 *Waffen SS* de la fin de la guerre soit des non-Allemands – l'Europe devient à la fois le mythe et l'utopie des fascistes. Après la Seconde Guerre mondiale, tous les groupes connaissent des connexions internationales et partagent ce but idéologique européen (les néo-nazis abandonnent même tout racisme interne au monde blanc). Une échelle du fascisme peut donc s'élaborer en la faisant reposer sur la clarté de la chronologie internationale : une gestation idéologique avant 1919, un fascisme connaissant certes plusieurs étapes entre 1919 et 1942, puis un néo-fascisme qui se produit à partir de 1942.

Le néo-fascisme qui naît en 1942 n'a pas réalisé de rupture complète avec le fascisme mais, par rapport à celui-ci, il privilégie la société à l'État, l'Europe aux anciennes nations. Cette physionomie n'est pas dissociable de l'évolution des contextes sociaux, politiques et économiques, en somme de la planétarisation et de la post-modernité, pas plus que de l'histoire des marges supranationalistes dans la dialectique interne du fascisme durant sa première période (1919-1941) – avec entre autres Ernst Niekisch ou Otto Strasser (1897-1974). Mais, après la Seconde Guerre mondiale, le fascisme s'est réfugié dans la transmission de sa « vision du monde » – une révolte moderne « contre le monde moderne », une « révolution conservatrice » dont le but idéal-typique est une palingénésie communautariste. Le fascisme en tant que substrat idéologique a survécu, mais il a perdu tout ce qui en était les signes patents, qui ne furent *in fine* que des concepts adjacents, une forme relative à l'ère industrielle. Il ne conserve son décorum qu'au sein de micro-sectes folkloriques qui, d'ailleurs, ne relèvent justement plus du politique mais bien du culturel.

Le cadre français correspond à un cas extrême de cette forme. Le fascisme français ne correspond ni à la morphologie classique du Fascisme (Parti mobilisant les masses), ni à l'ensemble de ses signes (absence d'impérialisme belliqueux) mais jouit d'une forme générale qui lui est propre. Sur les bases du « nationalisme des nationalistes », le fascisme français se produit, à partir de l'après Première Guerre mondiale, par hybridation de signes, globalement extra-nationaux, dans un processus de rhizome culturel qui correspond à sa structure de rhizome d'organisations de faible densité quantitative et sans réelle figure du Guide, inséré dans le champ des extrêmes-droites. Le second XX^e siècle voit l'accentuation de cette structuration sous l'effet des contrecoups de l'Épuration, des formes basistes du combat de l'OAS, puis de son échec, de la révolution mondialiste. Réaction à la fin du siècle des nations en 1919, le fascisme a ainsi continué sa voie de questionnement de l'organisation de sociétés organicistes.